

LES PEUPLES DU NORD DE LA RUSSIE: DU STATUT DE SUJET A LA DIGNITE D'ACTANTS?

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. LES PEUPLES DU NORD DE LA RUSSIE: DU STATUT DE SUJET A LA DIGNITE D'ACTANTS? . Boréales, 1998, 74-77, pp.139-168. <hal-01287044>

HAL Id: hal-01287044

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01287044>

Submitted on 11 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eva Toulouze¹

LES PEUPLES DU NORD DE LA RUSSIE: DU STATUT DE SUJET A LA DIGNITE D'ACTANTS?

Fin mars 1997 a eu lieu le troisième Congrès de l' « Association Russe des Petits Peuples du Nord, de Sibérie et d'Extrême Orient », une organisation qui rassemble les représentants d'une trentaine de communautés. C'est d'eux, de leur position dans la Russie d'hier et d'aujourd'hui, que nous allons traiter ici. Mais tout d'abord que recouvre ce nom si compliqué²?

Le lien entre ces peuples n'est pas aussi simple à formuler qu'il est immédiat à percevoir. La plupart d'entre eux vivent en Sibérie – sauf les Sames de la péninsule de Kola et une partie des Nénetses (Arrondissement autonome nénétsse, oblast d'Arkhangelsk, une partie de la République des Komis). Les éleveurs de rennes couvrent tout le Nord et le centre de l'Eurasie, les zones de toundra comme celles de taïga; mais parmi les peuples de Sibérie, il y a aussi des pêcheurs et des cultivateurs, notamment en Extrême Orient. Les Bouriates (417.000), les Yakoutes (380.000) et les Komis (336.000) ne sont pas « petits », sans compter que d'autres traits les distinguent : les Bouriates sont rattachés à la culture bouddhiste, les Yakoutes, éleveurs de rennes, ont chez eux une position dominante qui les met à part ; enfin, si des groupes de Komis, en Russie d'Europe, se consacrent à l'élevage des rennes, le plus grand nombre vit comme les autres Finno-ougriens voire comme les Russes de la Volga. De plus, sans doute Bouriates, Yakoutes et Komis n'apparaissent-ils pas comme suffisamment primitifs (Slezkine 1994, p. 2)... Tous ces éléments concordants et contradictoires à la fois conduisent à un certain flou dans les classifications, alors même que tous les petits peuples du Nord sentent bien qu'ils partagent quelque chose. Que partagent-ils?

¹ Enseignante à l'Université de Tartu (Estonie).

² Je les désignerai ici sous le nom couramment utilisé de « peuples du Nord ». La législation soviétique, depuis 1925, les appelait « petites populations du Nord » (Oniščuk, 1986, p. 38), mais la Constitution actuelle a introduit la dénomination que l'on retrouve dans le titre de l'Association, qui entend sans ambiguïté y faire référence.

Ce qui rassemble ces peuples, plus que la géographie ou les coutumes, c'est leur identité d'occupants primitifs de leur habitat³, mais aussi et surtout le danger qui les guette : celui de l'anéantissement. Car tous, comme l'exprime tragiquement l'écrivain youkaguir Uluro Ado⁴, se sentent en danger de mort : « Nous nous éteignons, mais nous essayons de faire quelque chose pour ralentir la fin qui approche. Ainsi en mourant pourrions-nous dire que nous avons la conscience tranquille face aux générations non-nées de Youkaguirs... » (Ado 1997, p. 9). Cette problématique est largement posée par les intellectuels issus de ces peuples : en 1996, l'écrivain nivkh Vladimir Sanguï pousse le même cri d'alarme dans un film, fait avec son fils Pozveïn, *Быть ли роду Кевонго?* (Le clan des Kevongs a-t-il droit à la vie ?). Même désespoir chez le Khanty Eremej Ajpin, qui constate : « La terre de nos ancêtres n'existe plus, comme n'existe plus notre clan, qui occupait tout le cours moyen de l'Agan, un affluent de la rive droite de l'Ob', entre les villes pétrolières de Surgut et de Nižnevartovsk. Notre clan Mahi, le clan du castor, n'est plus. Il est mort de désespoir, il est mort de se sentir condamné. L'alcool a prématurément tué presque tous mes cousins, qui n'ont pas dépassé l'âge de 35-40 ans. » (Ajpin 1994, p. 34).

Ce danger n'est pas nouveau. Mais à la fin du siècle dernier, c'étaient les intellectuels, les chercheurs, les explorateurs, les ethnologues russes qui le formulaient. Aujourd'hui, les savants issus de ces peuples se joignent aux écrivains dans un cri d'alarme: au Congrès de l'Association, l'académicien évène Vasili Robbek⁵, a présenté une recherche prouvant que onze peuples du Nord étaient au bord de la catastrophe ethnique. Comment en est-on arrivé là⁶?

I. La loi de la jungle

Ces peuples, comme tous les peuples, ont une histoire. Mais celle-ci ne nous est connue qu'à partir du moment où la rencontre avec les Russes a laissé des traces écrites, des sources historiques qui viennent s'ajouter aux données de l'archéologie. Cette histoire, c'est celle d'une

³ Ce sont donc des indigènes, des aborigènes, des autochtones. Nous choisirons ici le dernier de ces termes, sans doute le plus neutre. En russe on utilise trois noms pour les désigner : avant)guerre dominait *tuzemcy*, aujourd'hui le plus fréquent est *korennye narody* en concurrence avec *aborigeny*.

⁴ Gavril Nikolajevitch Kurilov de son vrai nom. Né en 1938, ce Youkaguir de la toundra a écrit une dizaine de recueils de poésie et a élaboré un alphabet pour sa langue. Il est le deuxième de trois frères qui tous ont marqué la culture youkaguir : Semen (mort en 1980), prosateur, et Nikolaj, qui pratique tous les genres et illustre lui-même ses textes.

⁵ Linguiste, directeur de l'Institut des problèmes des peuples du Nord de Iakutsk.

colonisation, que les Russes ont appelée *освоение*, d'un mot qui exprime en même temps l'idée d'appropriation et celle de mise en valeur, mot porteur d'une idéologie de pionniers. C'est que le rapport à la Sibérie est un rapport colonial particulier, dans lequel la continuité territoriale avec la « métropole » a laissé une empreinte sensible (Radvanyi, 1996, p. 2). Sans prétendre commenter ici les spécificités du colonialisme russe ni en établir le modèle, force est de constater qu'en Russie l'on a tenu à mettre en évidence le caractère spécifique de cette colonisation, bien distinguée de celle des puissances occidentales : « La Sibérie a été découverte par de simples gens, de modestes paysans. Ce n'est pas pour obtenir des titres et de l'or, mais pour le bien de leur patrie et des générations à venir qu'ils ont quitté leurs régions natales pour se rendre en Sibérie » (Budarin 1952, p. 40⁷). Elle a suscité un certain nombre de mythes, à commencer par celui de Ermak, héros épique, « porteur d'attitudes humaines et d'une culture supérieure auprès des sauvages de Sibérie » (Forsyth 1992, p. 47) et présenté, à l'époque stalinienne, comme un « glorieux patriote russe » (Budarin 1952, p. 31). Le paysan laboureur et l'aventurier explorateur font figure de héros pacifiques, qui ont apporté aux sauvages les bienfaits de la civilisation : « Le peu de choses qui améliorait un peu leur existence, [les autochtones] le devaient aux Russes qui étaient allés s'installer dans le Nord » (Sergeev 1952, p. 155).

L'historiographie soviétique a souvent mis l'accent sur les relations d'amitié entre nouveaux-venus et autochtones, exprimées par le concept de *безконфликтность*, « l'absence de conflits ». L'histoire ne confirme pas cette image d'Épinal. Les heurts ont été souvent brutaux, destructeurs et l'amitié pour les nouveaux-venus tout moins que certaine. Pour aborder cette question, deux précautions s'imposent : il faut prendre en compte les différences régionales et, à l'intérieur même d'un groupe, poser avec prudence la problématique de la « collaboration ». Tous les peuples n'ont pas été traités de manière identique : certains, comme les Youkaguirs et les Itelmènes, ont opposé aux envahisseurs une farouche résistance et ont subi de véritables génocides. Les Iakoutes, eux, ont accepté une certaine intégration institutionnelle dans l'empire, puisque les *toyons* ont été pratiquement les seuls en Sibérie à avoir voulu rejoindre les rangs de la noblesse russe, eux qui ont réussi à imposer leur langue et leur mode de vie aux colonisateurs (Forsyth 1992, p. 164-165). Les peuples de Sibérie Occidentale ont été les

⁶ J'emprunterai la plus grande partie de mes exemples à l'histoire et à l'expérience des peuples de Sibérie Occidentale (Khantys, Mansis, Nénetses), qui me sont le plus proches, non sans signaler les cas où leur expérience ne coïncide pas forcément avec celle des peuples d'autres régions.

premiers rencontrés, dès le X^e siècle, par les marchands musclés de Novgorod⁸ puis au XVI^e par les cosaques de Ermak. Leurs relations avec les nouveaux-venus sont fort complexes. Contre un ennemi commun, le khan turc Koutchoum par exemple, les Russes n'hésitent pas à s'allier à certaines tribus autochtones ; ils apportent leur appui aux unes ou aux autres dans les luttes intestines. Certaines tribus ont même assisté des détachements russes dans leur marche vers l'Est (Karcov 1937, p. 56), voire carrément les ont aidés à soumettre d'autres tribus (Kappeler 1994, p. 46). Dans le Nord de la Sibérie occidentale, les princes khantys avaient une bonne collaboration avec les autorités locales et se chargeaient eux-mêmes de la collecte de l'impôt⁹. Le rapport entre résistance et collaboration, fort simplement résolu par les historiographes soviétiques sous couvert de lutte des classes (les riches autochtones alliés des occupants, les pauvres, du peuple russe) est donc incontournable. La tentative de participer au jeu du plus fort par la « collaboration » avec l'occupant a toujours été en effet un des volets de l'affirmation de soi, depuis les péripéties de la conquête jusqu'à la participation d'autochtones aux répressions stalinienne (Ogryzko 1993, p. 9). Or cette dimension est étroitement liée à notre problématique : quel rôle les peuples du Nord ont-ils pu jouer dans leur propre destinée ?

1. La raison du plus fort

L'« appropriation » de la Sibérie, c'est avant tout la pénétration d'un territoire que les nouveaux-venus parsèment de points de contrôle, bourgs ou forteresses – Tjumen' (1586), Tobol'sk (1587), Mangazeja (1601) (Golovnev 1992, p. 25) – qui ont servi d'une part de base à l'expansion et d'autre part de points de contact avec les autochtones. Ces relations n'étaient pas inscrites dans un cadre juridique préexistant. Sur quels principes, sur quelle pratique se mettent-elles en place ? En fait, un modèle existait bien, celui des relations entre les khans turcs et ces populations avant l'arrivée des Russes. Sans directement intervenir dans les affaires intérieures des tribus résidant sur leur territoire, les khans prélevaient pour chaque homme de plus de 15 ans un tribut sous forme de fourrures, ces fourrures si prisées sur les marchés d'Asie Centrale et du Moyen Orient (Forsyth 1992, p. 6). Moscou s'est contentée de reprendre ce système, sans même en changer le nom - *jasak*. La Sibérie apparaissait alors avant tout comme un immense

⁷ Je suis consciente du fait que mes exemples sont empruntés à des auteurs qui écrivent en pleine période stalinienne. Ils ne m'en paraissent pas moins significatifs, car ils expriment brutalement des attitudes véritablement existantes et que l'on retrouve encore aujourd'hui dans la population.

⁸ Dès le XI^e siècle, dans ses explorations dans le Nord-Est du continent, Novgorod a imposé aux Komis de payer un tribut en fourrures ; ce ne sera pas si facile avec les populations samoyèdes (Forsyth 1992, p. 3).

⁹ Cette pratique sera reprise, institutionnalisée et généralisée, au XIX^e siècle, par le statut de 1822 (cf. infra).

réservoir d'or brun et les fourrures n'étaient pas moins populaires à la cour du tsar et en Europe qu'en Asie Centrale. Les autochtones, eux, étaient le moyen d'accès à ces richesses fabuleuses.

Pendant cette période et pour longtemps, le *jasak* sera donc la pierre de touche de relations, qui, au début, semblent mutuellement avantageuses, les autochtones n'accordant que peu de prix aux fourrures en échange desquelles ils obtenaient des produits dont ils ne disposaient pas. C'est à terme que ce système s'est avéré catastrophique, et cela à plus d'un titre. D'une part ce type d'échanges a introduit chez les autochtones de nouvelles dépendances, suscitant des besoins dont la satisfaction ne dépendait pas d'eux, comme la consommation de pain, excellent outil de chantage pour les marchands (Forsyth 1992, p. 160). D'autre part la généralisation des armes à feu, tout en permettant d'augmenter les normes et d'accroître l'efficacité de la chasse, a introduit un élément de déséquilibre dans l'écosystème nordique, produisant une véritable hécatombe, déstabilisant l'économie de ces peuples : ayant de plus en plus de difficultés à remplir leurs engagements, ils doivent modifier la structure de leurs activités, négliger l'élevage pour se consacrer exclusivement à la chasse ; ils se trouvent ainsi livrés à l'arbitraire du colon et ne cessent de s'appauvrir. D'ailleurs le paiement du *jasak* en argent est autorisé dès 1626 en Sibérie Occidentale, et cette pratique est officiellement généralisée en 1763 (Forsyth 1992, p. 156).

2. « Le tsar est loin, et Dieu est haut »

La fourrure était donc un bien précieux pour le trésor impérial. Mais le tsar était à Moscou, et Moscou était loin... Dans leurs instructions, les souverains incitaient bien leurs représentants à « épargner les autochtones » (Karcov 1937, p. 48), mais ces textes restaient lettre morte. C'est que le principe même sur lequel était construite au départ l'administration des nouveaux territoires s'y opposait: nommés sur la base du principe dit *на кормление*, les voïévodes étaient censés « se nourrir » sur les impôts prélevés sur place. Ce système, officiellement aboli en 1555 (Forsyth 1992, p. 34), a laissé des traces durables. Disposant d'une période relativement courte pour s'enrichir, les voïévodes travaillaient avant tout pour leur propre compte (Karcov 1937, p. 47). Cette contradiction entre les pouvoirs locaux et le pouvoir central est une constante du rapport des forces sibérien jusque de nos jours : les peuples du Nord, trouvant tour à tour des

protecteurs dans l'un ou l'autre des camps, y interviennent comme monnaie d'échange¹⁰. À l'époque, les autorités locales sont les plus fortes et se montrent d'autant plus impitoyables que les marchands commencent à intervenir sur le marché, chassent eux-mêmes ou achètent à bon prix les fourrures aux autochtones, nuisant ainsi aux intérêts de la couronne comme à ceux des voïévodes. La contrainte économique induit d'ailleurs toutes sortes de contraintes, voire de violences physiques, jusqu'à la pratique de l'esclavage, qui, bien que non légalisée, a été réelle notamment au XVII^e siècle et concernait particulièrement les femmes (Forsyth 1992, p. 68).

3. La conquête des consciences

Avec le XVIII^e siècle, une nouvelle dimension intervient dans la pénétration russe des terres sibériennes : la propagation de la foi chrétienne. En 1706 et 1710, deux oukases de Pierre le Grand appellent à la conversion de tous les autochtones et prévoient la peine de mort pour qui n'entend pas s'y plier. Parmi les premiers missionnaires, Filofej Leščinski (1650-1727), nommé en 1702 métropolite de Tobolsk et de Sibérie. Il entreprend des expéditions musclées auprès des Mansis (1712, 1715) et des Khantys (1713), qui aboutissent à la conversion de 40.000 personnes (Vanujto 1994, p. 104-105). Filofej n'obtiendra pas du tsar ce qui par la suite deviendra monnaie courante : le droit d'exonérer les convertis de l'impôt et le droit de prélever un impôt lui-même (Karcov 1937, p. 69). L'Église s'implante donc dans le Grand Nord, avec un bilan mitigé. C'est que la politique impériale n'est pas consécutive : le prosélytisme militant de Pierre se calme à l'époque de Catherine, et la position de l'État par rapport à l'église, fer de lance de la russification mais aussi concurrente économique (cf. Voskoboïnikov 1973, p. 13 sur les activités économiques de l'Église dans la péninsule de Kola), est ambiguë. La christianisation du Nord est jalonnée d'épisodes sanglants et l'Église essaye d'imposer aux convertis un contrôle aussi sévère que les conditions le permettent; mais cette entreprise semble avoir été beaucoup moins systématique – avec sans doute des différences régionales – que celle entreprise chez les peuples de la Volga. En tout cas le résultat d'environ trois siècles de contact avec le christianisme est qu'à la veille de la révolution presque tous les peuples du Nord, à l'exception des Tchouktches, sont officiellement christianisés. Mais c'est une orthodoxie

¹⁰ Cette problématique apparaît clairement dans la bataille institutionnelle livrée à l'heure actuelle dans les arrondissements autonomes de Sibérie Occidentale (Khanty-Mansi et Yamalo-Nénetse) : les administrations locales utilisent tous les moyens légaux accordés par la Constitution pour accroître le champ de leurs compétences, au détriment des pouvoirs central et intermédiaire. Un de leurs arguments majeurs est la responsabilité qu'ils ont de populations autochtones (cf. l'argumentation du chef de l'administration de l'arrondissement Yamalo-Nénetse, Ju. Neëlov, 1996, p. 27).

superficielle, fortement syncrétique, dans laquelle les éléments d'animisme demeurent largement dominants (Kononenko 1972, p. 42).

4. Les réponses de l'objet

Comment les peuples du Nord ont-ils réagi à cette intrusion ? Se sont-ils laissé faire sans mot dire ? Certes non. Ils ont répondu de deux manières diverses : d'une part en envoyant au tsar des lettres de plaintes dont l'abondance laisse préjuger de l'ampleur des abus. Deuxièmement par la force : soulèvements endémiques, attaques armées aux sièges des administrations locales où étaient accumulées les fourrures, sur l'ensemble du territoire. Il suffit de citer, pour la Sibérie Occidentale, les dates de 1605, 1607-1612, 1636, 1662-1663 (Karcov 1937, p. 61, 62, 66 ; Istorija II 1968, p. 139)... Les plus belliqueux allaient jusqu'à attaquer directement les détachements militaires de l'occupant. Ces deux méthodes alterneront dans tout le courant de l'histoire. En tout cas l'absence de mécanismes juridiques de recours témoigne de la non-intégration de ces tribus qui, formellement, sont sujettes au tsar. Mais dans cette première partie de leur histoire commune, autour de ce noeud que constitue le *jasak*, c'est le rapport des forces à l'état brut qui compte. Le XIX^e siècle va essayer de mettre un peu d'ordre dans cette jungle.

II. Le statut de sujet

Il devenait en effet urgent de préserver la poule aux œufs d'or d'une concupiscence qui pouvait s'avérer meurtrière. De plus, on assiste au XIX^e siècle, avec l'émergence des Lumières, à l'apparition d'un intérêt nouveau, voire d'une certaine attirance pour ces peuples si exotiques. En 1763, un oukase prévoit le recensement de la population soumise au *jasak* et en 1767 une commission *ad hoc* est formée, la « commission du *jasak*¹¹», *ясачная комиссия* (Oniščuk 1986, p. 7). Sur la base de ses observations et de celles du I^e Comité Sibérien, et sur l'impulsion de M.M. Speranskij (ancien gouverneur général de Sibérie), un texte réglementant les relations entre l'État et les peuples du Nord est adopté. Le Statut de 1822 met en place des institutions délimitant les sphères d'intervention des uns et des autres et essaye d'introduire un peu de clarté dans ce qui ne reposait jusque là que sur le rapport des forces.

1. Un peu de clarté

¹¹ Dont les représentants des peuples nomades sont exclus (Kappeler 1994, p. 148).

Il s'agissait tout d'abord de classer ces populations aussi diverses (Marčenko 1984, p. 175). Il y aura deux catégories d'autochtones distinctes: les « errants » (бродящие) et les « nomades » (кочевые). Tout le système repose sur une structure interne aux groupes concernés, le clan, unité de départ au niveau de laquelle s'articulent les organes de base. Le fonctionnement interne des communautés n'est pas affecté, les chefs coutumiers sont reconnus comme institutions de l'empire. Ce principe a été interprété par les historiens soviétiques comme une alliance de classe entre les élites autochtones et le colonisateur, et la non intervention de l'Etat dans les affaires intérieures des populations comme la preuve « de la parfaite indifférence du pouvoir envers la situation des peuples du Nord » (Oniščuk 1986:9).

Pour tous les groupes de plus de quinze familles, il y a une « direction de clan » (родовое управление), dirigée par un « starosta »; l'ensemble de ces organes de base forme le « conseil du clan » (родовая управа). Pour les peuples nomades, cette structure sert d'interlocuteur aux instances locales, pour les autres peuples des degrés intermédiaires sont créés (assemblée de clan, douma de la steppe). Il va de soi que ces organes sont étroitement subordonnés à ceux de l'État : tous les « starosta » peuvent être relevés de leurs fonctions. Ces instances servent de courroie de transmission : elles collectent l'impôt, répondent de la justice et de l'ordre public (Oniščuk 1986, p. 8-9). En échange, les populations se voient garantir la liberté de culte, de commerce et de profession (Kappeler 1994, p. 149) et l'exonération des obligations militaires.

2. Deux mondes isolés

Ce statut est caractérisé par un étonnant respect du législateur pour les populations concernées: rien n'est fait pour les soumettre aux coutumes générales, elles ont le droit, en contrepartie de l'apport économique inestimable qu'elles procurent au gouvernement central, de mener leur vie selon leur propre choix. Par là même, il institutionnalise l'inégalité des citoyens devant la loi, puisque les populations nomades y forment une catégorie de seconde zone. Il y a donc bien deux mondes isolés, entre lesquels le Statut établit des points de contact – géographiques, juridiques et humains.

Du point de vue géographique, les lieux de rencontre sont les villages-comptoirs où l'impôt est remis aux autorités. Celles-ci quadrillent le territoire et le contrôlent en pointillé – il faudra

attendre un siècle pour qu'il soit effectivement couvert. Du point de vue juridique, une grande place est laissée au droit coutumier : le Statut stipule que « l'examen des affaires doit se dérouler sur la base des coutumes de chacune des tribus ». Seuls « les affaires d'État et les crimes d'une certaine importance sont examinés par les organes de police ou par les tribunaux territoriaux » (Oniščuk 1986, p. 108-109). Du point de vue humain, les contacts officiels sont limités aux chefs, qui remettent l'impôt aux autorités. Mais ce sont les marchands qui assurent l'essentiel des ponts entre les deux mondes : bons connaisseurs du terrain, interprètes en cas de besoin... Le Statut est d'ailleurs censé protéger le chasseur autochtone de la concurrence d'aventuriers russes en quête de fortune - et non soumis au *jasak*... Lequel reste la pierre de touche de la politique de Saint-Pétersbourg : si les autorités sont prudentes en matière de christianisation, c'est aussi parce qu'au XIX^e siècle, tout autochtone converti échappe au *jasak* (Forsyth 1992, p. 69). C'est pourquoi l'œuvre de conversion porte surtout sur les femmes, qui, elles, ne sont pas soumises à l'impôt. Les femmes forment d'ailleurs un maillon certain – et non codifié – des contacts entre autochtones et nouveaux-venus, ces derniers étant pour la plupart des hommes sans femmes. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, en Sibérie Orientale, il était considéré du devoir des communautés autochtones d'approvisionner en femmes les détachements russes en déplacement (Forsyth 1992, p. 68). C'est là l'origine d'une grande population de métisses (dont les Kamtchadals forment un excellent exemple) : beaucoup de femmes autochtones – prises plus ou moins par la force, achetées, vendues – seront russifiées et christianisées, d'autant que l'Église stigmatise la vie conjugale avec une non-chrétienne.

En théorie, le Statut semble avoir trouvé un modèle de compromis d'intégration, qui respecte la société autochtone autant que cela semble possible dans un État qui entend se moderniser. Il laisse aux populations leur libre-arbitre dans l'essentiel des choix d'organisation interne. Les pressions économiques, elles, demeurent. L'obligation du *jasak* pèse sur les modes de vie : la place donnée à la chasse nuit à l'autonomie alimentaire et induit une paupérisation générale. Et du point de vue juridique, si les peuples du Nord se trouvent désormais inscrits dans la législation, c'est quand même en tant que communautés de citoyens de seconde zone, soumis à des institutions qui en dernière instance l'emportent toujours sur les leurs.

3. La radicalisation des réponses

Dans la pratique, il y a une réelle dichotomie entre la vie quotidienne et le système prévu par le statut. Celui-ci n'a pas mis fin aux exactions des fonctionnaires locaux : la loi, censée protéger

les autochtones, s'avérait impuissante car ceux qui étaient chargés de la faire respecter étaient les mêmes qui l'enfreignaient. Les peuples du Nord ont continué à exprimer leur mécontentement par les deux formes qui leur étaient accessibles : la plainte et la révolte.

La période considérée n'a pas vu diminuer les révoltes et en a même connu d'importantes : je ne voudrais ici évoquer que celle de l'hiver 1842 au Nord de la Sibérie Occidentale, car elle a donné lieu à des mythes différemment exploités selon les époques, le débat persistant jusque de nos jours (Ogryzko 1996, p. 11). À cette révolte reste attaché le nom de son meneur, le Nénetse Vauli Piettomin, du clan des Nenjang¹². Qui était Vauli Nenjang ? Quelle a été la portée de son mouvement ? La chronologie est simple : Vauli attaque en 1839 un riche Nénetse éleveur de rennes – pour lui voler ses rennes selon les uns, pour les distribuer aux pauvres selon les autres. Il est neutralisé, fait prisonnier et remis à la justice, qui lui applique le fouet et l'envoie en exil sur le cours moyen de l'Ob'. Vauli s'évade et remonte vers le Nord en 1841 en rassemblant ses proches pour marcher sur Obdorsk. Les interprétations de l'époque tsariste en font un bandit de grand chemin. Les Soviétiques en revanche présentent Vauli comme un héros de la lutte des classes, soulevant les pauvres Nénetses écrasés par les riches éleveurs et par les princes khantys alliés des Russes... Ce qui est certain, c'est que les autorités ont eu grand peur : la petite mission d'Obdorsk a vite fermé ses portes et n'est revenue qu'une fois la situation stabilisée (Kononenko 1972, p. 47). Il est tout aussi certain que cette révolte a laissé des traces dans le folklore nénésetse (Bobrikova 1967). Et que le rôle réel de Vauli fait l'objet aujourd'hui d'une réévaluation critique...

À la fin de cette période, qui va jusqu'aux bouleversements de 1917, il semble bien qu'une prise de conscience de l'espace politique et de ses structures se fasse jour chez les peuples du Nord : en 1906, des directions de clan s'adressent à la Douma pour demander des mesures législatives (protection de leurs terres contre les paysans et les grosses pêcheries, gratuité de l'utilisation du bois) (Karcov 1937, p. 112). Même si ces demandes ne seront pas satisfaites, leur existence démontre que quelque chose est en train de changer et que l'intégration est en marche.

¹² Sur ce sujet, la bibliographie est abondante : Golovnev 1995, p. 51-52, Karcov 1937, p. 108-109, et de plus : Istorija II, 1968 ; В. Корниенко, Восстание Вауля, *Советская Этнография* 1932 - 5-6, с. 112-119; *Ваули Пиеттомин . Из истории социал-ных движений чанты и ненцев в XIX веке*-Омск 1940 ; Бударин, Михаил Ефимович – *Сын племени Ненянгов* – Свердловск 1964.

4. Bilan

Au bout de presque un siècle d'application du Statut, la situation ne s'est guère améliorée. Les forêts continuent de se dépeupler et les autochtones perdent de leur poids démographique¹³. Si un certain nombre de peuples sibériens connaissent une croissance certaine, d'autres – Youkaguirs, Itelmènes, Koriaks – voient leur nombre baisser de manière spectaculaire (Forsyth 1992, p. 169), au point qu'il paraît justifié dans leur cas de parler de génocide.

Ce ne sont pas seulement les révoltes et les actions militaires qui déciment les populations: la situation sanitaire les fragilise particulièrement. Des maladies nouvelles ont été introduites, contre lesquelles l'organisme des autochtones n'est pas immunisé. On a connaissance de terribles épidémies¹⁴. Par ailleurs les autochtones deviennent si dépendants de l'alcool, que les marchands s'en servent comme outil d'échange pour obtenir d'incroyables quantités de fourrures. Il fait des ravages : c'est l'un des fléaux les plus profondément ancrés dans les réalités du Nord. À la veille de la révolution ces peuples sont donc jugés par les observateurs en voie d'extinction. Actants tournés sur eux-mêmes, dans un monde encore protégé, ils ne sont pas moins assujettis à l'univers des Russes et aucune perspective ne semble devoir freiner ce processus de dégradation.

III. La solution socialiste

Avec la victoire des bolcheviks en Novembre 1917, un nouveau facteur intervient : l'idéologie. Les nouveaux maîtres de la Russie, fort éloignés de problèmes pour eux insignifiants, témoigneront d'abord une incompréhension totale et se comporteront comme des prédateurs aux abois; ensuite, pour une décennie, ils abandonneront ce terrain inconnu à des spécialistes peu suspects de dogmatisme avant de le reprendre en main à partir des années 1930. La question nationale occupe pour les bolcheviks, sauf pour des nécessités tactiques, une place secondaire. Par ailleurs le mouvement socialiste est fidèle à des conceptions positivistes qui

¹³ Quelques données statistiques éclairantes : au début du XVIII^e siècle la population russe en Sibérie comptait 300.000 personnes, elle a triplé en un siècle et se chiffre en 1911 à 8 millions. Avant le XVII^e siècle, le nombre des colons ne dépassait pas celui des autochtones. Au XVIII^e siècle le rapport est de 1 à 3, au milieu du XIX^e les autochtones ne sont plus que 21,5% et en 1911 11,5 % de la population totale (Forsyth 1992, p. 115). Aujourd'hui, cette proportion est de 1% (Slovo Narodov Severa, n°1/1997, p. 2).

¹⁴ De typhus, de grippe, de petite vérole ainsi que de syphilis. Il semble qu'une forme non-vénéérienne de cette maladie ait été largement répandue, au XIX^e siècle, dans toute l'aire sibérienne (Forsyth 1992, p. 161).

donnent à l'instruction une place essentielle. Les autorités soviétiques n'ont pas manqué de se féliciter bruyamment des acquis de leur politique des nationalités et en général de leur œuvre civilisatrice (« ils vivaient dans des tentes obscures, maintenant ils ont des appartements tout confort », « ils étaient analphabètes, maintenant ils ont des intellectuels issus de leurs rangs », etc...). Le bilan du XX^e siècle amène à réexaminer de manière critique ces affirmations.

1. Les prédateurs aux abois

Ce n'est pas en tant que législateur soucieux de justice que le pouvoir soviétique a rencontré les peuples du Nord; c'est avant tout en luttant désespérément contre ses ennemis. Si les autochtones ne se sentaient pas directement concernés par des affrontements dont l'enjeu leur échappait, la Sibérie s'est résolument opposée aux bolcheviks. Libérée de ceux-ci par le régiment tchécoslovaque mutiné, la Sibérie occidentale a servi de base à l'amiral Kolčak, qui a pris Omsk pour capitale entre novembre 1918 et sa mort en février 1920. Il semble bien qu'il ait entraîné dans son sillon quelques autochtones¹⁵. Les exactions des Blancs ont d'ailleurs contribué à semer la confusion dans les esprits : entre 1918 et 1919 les livraisons de nourriture aux populations de Sibérie Occidentale ont été interrompues (Oniščuk 1986, p. 108). En 1920-1921, toute la région a connu un soulèvement paysan auquel des autochtones semblent avoir participé (Karšakova 1996, p. 37). Quelle était leur position dans ce conflit ? En mars 1920 un instructeur politique de la région de Tjumen' doit reconnaître que l'attitude des autochtones à l'égard du pouvoir soviétique est totalement incompréhensible (Karšakova 1996, p. 34). Nous trouvons confirmation de cette perplexité dans un court texte que Juri Vella¹⁶ consacre à son grand-père : « Mon grand-père, dans sa jeunesse, en raison de son ignorance et de son manque de formation politique, a fui avec son clan aussi bien devant les blancs que devant les rouges » (Vella 1991, p. 53). Les uns comme les autres n'avaient laissé que de mauvais souvenirs... Les bolcheviks, acculés par la guerre aux pires extrémités, se sont comportés en véritables prédateurs : ils ont réquisitionné et pillé, réduisant les populations au bord de la famine (Karšakova 1996, p. 34). Il faudra tout l'engagement du côté du nouveau pouvoir de personnalités connues et respectées pour qu'un minimum de confiance commence à s'instaurer.

¹⁵ Mes données sont discutables : d'une part des légendes persistantes courent sur un officier khanty blanc [Leete 1996, p. 394,399, Ajpin 1995, p. 108-123], qui aurait été compagnon de Kolčak. Par ailleurs l'historien Budarin fait mention de quelques autochtones du côté des blancs, tout en signalant qu'il s'agissait des élites locales et en mettant ce phénomène sur le compte de la lutte des classes... (1952, p. 113,117).

¹⁶ De son vrai nom Ajvaseda. Ecrivain et poète nénétsse, qui a choisi de se consacrer à l'élevage de rennes et qui joue un rôle important d'animation de la vie traditionnelle dans les régions de l'Agan et du Pim. Il est président de l'Union des éleveurs privés.

2. L'intelligence au pouvoir

Avec la fin de la guerre civile, le bilan est catastrophique. Moscou commence à comprendre qu'il faut réserver un traitement spécial à un monde aussi particulier. On commencera par les livraisons urgentes de nourriture. Mais encore ? Au Narkomnats, le commissariat du peuple aux nationalités dirigé par Joseph Staline, c'est l'effervescence: les nationalités s'organisent et débattent des formes de l'autonomie nationale. Pour les peuples du Nord ce n'est pas si simple : faute d'une idéologie préconçue et de véritables connaissances, le pouvoir soviétique est amené à remplir ce vide de manière empirique. Très peu d'autochtones savent lire et écrire, il n'a pas d'interlocuteurs. Il faut donc faire appel aux compétences, aux sommités de l'ethnologie russe, intellectuels progressistes ayant passé des années d'exil en Sibérie : V.G.Bogoraz-Tan, spécialiste des Tchouktches, et le plus célèbre des ethnologues russes, L.Ya. Šternberg, qui, le premier avec un engagement direct, le deuxième par son activité académique, ont animé des groupes de travail¹⁷ au sein du Narkomnats – jusqu'à la création du Comité du Nord¹⁸ et de ses organes régionaux. Les buts de cet organisme étaient « de stimuler l'activité des petits peuples des régions boréales, d'accroître leur cohésion et leur niveau d'organisation conformément aux normes soviétiques et d'apporter assistance à ces populations dans le renforcement et l'élévation de leur culture matérielle » (Uvačan 1965, p. 34).

Ces savants étaient fort éloignés du dogmatisme marxiste qui s'imposerait plus tard. Leurs propositions reposent sur une analyse des sociétés traditionnelles d'après laquelle le principe de la lutte des classes ne s'appliquait pas à des sociétés aussi arriérées économiquement, aussi peu différenciées socialement et dont la structure dominante était le clan (rod en russe) ; ils étaient d'avis qu'il fallait respecter au maximum le mode de vie de ces populations. Vladimir Bogoraz-Tan et D.E. Lappe vont jusqu'à proposer, en 1922 et en 1923, de s'inspirer du système américain des réserves (Oniščuk 1986, p. 82). Il semblerait que Lénine se soit penché sur cette question et lui ait apporté personnellement une réponse franchement négative (Uvačan 1965, p. 34).

¹⁷ D'abord en 1922, la sous-direction pour la protection et la gestion des peuples du Nord auprès du Narkomnats, dite « sous-direction polaire », полярный подотдел ; en 1923, toujours dans le cadre du Narkomnats, un Comité d'assistance et de défense des petits peuples du Nord et de Sibérie, qui prolonge le travail du précédent et qui sera la première mouture du Comité du Nord (Stepanov 1958, p. 19-20).

¹⁸ Le 20 mars 1924, après la dissolution du Narkomnats. Le nom complet est « Comité d'Assistance aux populations des marges du Nord » (*Комитет содействия народностям Северных краин*); il est dirigé par un homme de parti, P.G. Smidovič.

Les enjeux politiques, pour le pouvoir soviétique, étaient limités : voilà qui explique, en plus du vide idéologique, la mise en place d'une structure qui, malgré son approche fortement paternaliste et imprégnée d'un positivisme passionné, était sincèrement bien disposée envers les peuples du Nord. Le Comité du Nord fait partie de ces rares institutions qui se sont voulues entièrement, sans arrière-pensées tactiques, au service des populations. Nous avons des témoignages des analyses et des positions du Comité dans ses publications, les revues *Severnaja Azija*, *Sovetskij Sever*, *Sovetskaja Arktika*¹⁹. Quels sont les résultats de cette politique ?

Le premier est un acte juridique : le 25 octobre 1926, sur proposition du Comité du Nord, un « Statut provisoire » (*Временное положение*) est adopté, qui fixe le mode d'administration des populations du Nord. Il entérine des options mises en pratique dès 1922-1924 dans les régions, et qui, comme en 1822, font reposer sur le clan la formation des organes de base. L'Assemblée du clan (*родовое собрание*) élit le soviet du clan (*родовой совет*), dont les délégués forment les congrès autochtones de raïon (*районные туземные съезды*), lesquels à leur tour élisent les comités exécutifs autochtones de raïon (*районные туземные райисполкомы*) (Oniščuk 1986, p. 108). En 1928, tous les impôts sont abolis (Forsyth 1992, p. 246).

Le Comité du Nord a le souci, pour la première fois, de donner la parole, d'aider ces peuples à devenir acteurs par rapport à eux-mêmes. C'est pourquoi il est partisan de la politique d'indigénisation (*коренизация*) des appareils, du parti aussi bien que de l'État. Son activité repose sur deux principes complémentaires : d'une part, comme en 1822, trouver le meilleur compromis possible entre la structure générale de l'État et les besoins intrinsèques des peuples. Mais les hommes du Comité du Nord vont plus loin et introduisent une approche totalement nouvelle : conscients de ce que les peuples du Nord ne peuvent rester indéfiniment à l'écart de la vie moderne, ils entreprennent de former, en leur sein, un groupe de personnes en mesure d'assurer le relais entre leur univers traditionnel et le pays tout entier : ces nouveaux intellectuels, imprégnés de leurs propres valeurs, devront apprendre à les rendre intelligibles à l'ensemble de la société civile, et apporter en retour à leurs peuples les valeurs nouvelles qui les mettront en prise directe avec le présent.

3. L'aventure de l'instruction

Cette approche n'est pas sans rappeler celle des missionnaires de la fin du XIX^e siècle, qui se proposaient d'intégrer tous les autochtones à l'empire grâce à la religion orthodoxe ; pour ce faire, ils avaient développé non seulement l'enseignement de manière générale, mais aussi l'enseignement dans les langues nationales et l'utilisation de celles-ci dans la pratique missionnaire. C'est ce que l'on a appelé « le système Il'minskij », du nom de son promoteur, N.I. Il'minskij, directeur du séminaire pour autochtones de Kazan et animateur de la commission de traduction de la confrérie de Saint Guria (Lallukka 1994). Dans la région de la Volga et de l'Oural, ce système avait contribué à former la première génération d'intellectuels autochtones²⁰... Dans les régions du Nord, les missions avaient bien créé un embryon d'école (Bazanov 1936). Mais ces écoles ne s'étaient pas avérées particulièrement efficaces. Les quelques acquis de cette période resteront lettre morte et ne seront guère utilisés par la suite. Mentionnons tout de même quelques manuels – de nénetse, de same, de mansi, de khanty, d'évène et de nanai (Avrorin 1953, p. 7) – ainsi que des traductions de textes sacrés : en aléoute par Yoann Veniaminov (Kačaeva 1997, p. 8), en selkoupe par Nikolai P. Grigorovski (Helimski 1983, p. 7-15), en nénetse par l'archimandrite Veniamin (Levin-Potapov 1964, p. 570) etc.

Les premiers « étudiants » du Nord, un groupe de 19 personnes, sont arrivés à Leningrad en 1925, dans le cadre d'une faculté ouvrière, où enseignait V.G. Bogoraz-Tan en personne (Voskoboïnikov 1961, p. 3). Depuis, tous les ans, venus des quatre coins des terres boréales, des jeunes et des moins jeunes, alphabétisés ou non, sont arrivés à Leningrad pour acquérir une formation dans différentes institutions²¹. Dans ce processus délicat et douloureux, ils seront assistés par des enseignants au dévouement à toute épreuve. Tous les témoignages concordent sur la générosité et l'engagement de ces professeurs, qui ont su aider leurs étudiants à

¹⁹ Ce dernier mensuel est en fait publié par le Glavsevmorput, organisme de gestion de la route maritime du Nord et qui reprendra les compétences du Comité du Nord après la dissolution de celui-ci.

²⁰ On a pu mettre en évidence la similitude des principes développés par Il'minskij et de la politique léniniste des nationalités. Il semblerait même que le missionnaire ait exercé une influence directe sur le jeune Lénine, par l'intermédiaire du père de celui-ci et des amis de la famille (Kreindler 1977).

²¹ En 1926: Département du Nord de la Faculté ouvrière dans le cadre de l'École des Langues Orientales Vivantes; en 1928 a été créée auprès de l'Université de Leningrad la Faculté du Nord, laquelle a été transformée en 1930 en une structure indépendante, l'Institut des peuples du Nord (Институт Народов Севера), qui a fonctionné jusqu'en 1941. En même temps, en 1930, a été ouvert un département du Nord à l'Institut Pédagogique Herzen. Ces deux institutions ont fonctionné parallèlement. En 1948 une Faculté des Peuples du Nord a été fondée à l'Université de Leningrad, alors que les activités continuaient à l'Institut Herzen. En 1953 les deux institutions ont fusionné en

surmonter d'immenses difficultés d'adaptation à la jungle urbaine²². Ces cadres formés à Leningrad seront les premiers écrivains, les premiers enseignants de leurs langues, les premiers auteurs de manuels ; avec l'aide de leurs maîtres russes, ils contribueront à donner à leurs langues un alphabet, à en codifier l'orthographe et la grammaire. Le 23 février 1931, un alphabet commun à toutes les langues du Nord est institutionnalisé sur la base de la graphie latine. Le coup d'envoi est donné à la codification de quatorze langues : le same, le mansi, le khanty, le nénetse, le selkoupe, l'évenk, l'évène, le nanaï, l'oudeï, le tchouktche, le nivkh, le kète, l'esquimau (Al'kor 1934, p. 86). Il est en même temps décidé de commencer à travailler sur la constitution d'une langue écrite pour l'itelmène et l'aléoute (Vdovin 1959, p. 291)²³. Citons les noms des premiers écrivains mansi, Matra Pankratjevna Vahruševa²⁴ et Pantelej Evrin²⁵, celui du codificateur du nénetse Anton Pyrerka...

Cette politique d'instruction au plan central a ses relais sur place, avec d'une part la création d'écoles normales dans les chefs-lieux d'arrondissement : « Pedtehnikum » de Salekhard (Nogo 1996, p. 13), « Pedučilišča » de Khanty-Mansiisk en 1932 (Velučko 1958, p. 117). Le deuxième axe, ce sont sur place les « kultbazy », structure qui a pu être considérée comme la principale réalisation du Comité du Nord (Forsyth 1992, p. 245). C'est A.E. Skačko qui en lance l'idée en 1925 : ces centres comprennent en général une école, un internat, un hôpital, une « maison de l'autochtone » avec club, point radio et cinéma, un service vétérinaire, des ateliers d'artisanat et un laboratoire de recherches locales (Homič 1967, p. 58). Entre 1928 et 1930, il a été décidé d'en construire 22. En 1933, neuf existaient effectivement (Ogryzko 1993, p. 18-19). C'étaient là les avant-postes de la pénétration à l'intérieur des terres : elles ont été accueillies avec un mélange de curiosité et de méfiance, cette dernière étant accentuée par le rôle de centre de propagande – notamment anti-chamaniste – qui va bientôt leur être dévolu (Suslov 1931, p. 137). De plus, l'institution des « čum rouges » (красные чумы) complète le

une structure unique, qui fonctionne jusqu'à nos jours, la Faculté des Peuples du Nord de l'Institut Pédagogique Herzen (Vdovin 1959, p. 289, 290, 296).

²² Cette tradition n'est pas perdue : aujourd'hui encore, les enseignants de la Faculté des peuples du Nord, dont certains sont des autochtones, sont amenés à apporter à leurs étudiants un soutien qui n'est pas qu'académique. Sans leur disponibilité, beaucoup d'expériences se seraient terminées sans doute par des échecs.

²³ En 1966, il ne restait que neuf langues écrites : le nénetse, le khanty, le mansi, l'évenk, l'évène, le nanaï, le tchouktche, le koriak et l'esquimau (Avrorin 1966, p. 6).

²⁴ Elle sera connue plus tard sous le prénom Matrjona, « Matra » étant pour ses éditeurs russes un prénom trop « grossier » (comme elle me l'a relaté elle-même en mai 1997) ; son œuvre la plus connue est un récit autobiographique, *Sur les berges de la Petite Jukonda* (На берегу Малой Юконды), Leningrad 1954.

²⁵ De son vrai nom Čajtmatov. Il est l'auteur du premier texte publié en mansi, intitulé « Deux chasseurs » paru en édition bilingue à Leningrad en 1940.

paysage : ce sont des cellules d'activité politico-culturelle qui accompagnent les éleveurs de rennes dans leurs migrations (Naumov 1969, p. 14-15)

Les autochtones engagés dans ces processus auront vécu une aventure individuelle fabuleuse. Portés par la soif de savoir et de comprendre, ils se dévouent corps et âme à ce régime qui leur en donne la possibilité. Ils ont une mission à remplir – héroïques Janus d'une tâche impossible peut-être, mais qui ne manque pas de grandeur : concilier leur identité, pétrie de valeurs ancestrales et anoblies par cette égalité dont la Révolution se voulait porteuse, et les temps modernes, avec leurs ouvertures, avec – mot essentiel ! – le progrès. Combattre l'obscurantisme en préservant les richesses de leur univers mental : l'enjeu était immense et le temps pressait...

4. Retour de bâton

Il pressait, et comment ! Car les années trente ont vu un développement paradoxal, qui pour les peuples du Nord, présente un léger décalage chronologique par rapport aux autres peuples de Russie : d'une part le couronnement de cette aventure intellectuelle commencée dans les années 1920 et d'autre part la douloureuse intégration des zones boréales dans le moule soviétique. L'état d'urgence de l'après-guerre civile était oublié. Staline avait posé son dogme de l'intensification de la lutte des classes sous le socialisme : il n'était plus question de laisser survivre des oasis non-contrôlées, fussent-elles marginales. Les idéologues se penchent sur le Grand Nord.

Et ils découvrent bien des anomalies : les analyses sur les phénomènes concernant les peuples du Nord ne répondaient nullement à la version stalinienne du marxisme-léninisme ! Les hommes du Comité du Nord n'allaient-ils pas jusqu'à nier l'existence de la lutte des classes dans le Grand Nord ? Ne faisaient-ils pas de scandaleuses références, dans leur analyse du chamanisme, à la psychanalyse pourtant stigmatisée par Lénine ? Il fallait reprendre la situation en main : la dernière période du Comité du Nord révèle les efforts désespérés d'hommes pris au piège pour sauver ce qui pouvait encore être sauvé.

Il a fallu repenser les soviets: dans le cadre de la « raïonisation »,²⁶ les soviets sont refondus sur une base territoriale et non plus clanique (Karšakova 1996, p. 38) : des chercheurs prouvent en effet que le système clanique était en voie de disparition et qu'il était artificiellement entretenu sur la base d'analyses erronées d'ethnologues non marxistes²⁷. Il a fallu prouver que l'opposition entre les pauvres et les riches était structurante: on s'y est employé. Les riches (dits « improductifs ») et les ecclésiastiques, auxquels les chamanes sont assimilés, sont privés du droit de vote (Karšakova 1996, p. 39).

Dans ce contexte les jours du Comité du Nord sont comptés : ses membres sont de plus en plus suspects, il est dissous en 1935. Ses compétences sont transférées à la Direction Générale de la Voie Maritime du Nord (dite Glavsevmorput), qui remplira ces fonctions jusqu'en 1938 (Karšakova 1996, p. 41). Après une période de net déclin, les kultbazy seront remises à l'administration locale en 1939 (Ogryzko 1993, p. 19). Au plan local comme au plan central, les acteurs des années 20, progressistes non dogmatiques et bénéficiant souvent de la confiance des populations, ont peu à peu laissé la place à des administratifs qui en sont fort éloignés.

À l'échelle de l'URSS, ce sont les années des répressions stalinienne. Comment les peuples du Nord ont-ils traversé cette période ? Il est frappant de constater que les intellectuels, si directement visés ailleurs, échappent en grande partie aux purges de 1937 : engagés dans le grand pari de la langue, ils ne gênent nullement le parti, auquel la gratitude les rend fidèles. Même quand, à la fin des années 1930²⁸ l'alphabet latin est remplacé par le cyrillique, les intellectuels ne rechignent pas²⁹. C'est ailleurs que l'arbitraire stalinien se manifeste: si les autochtones instruits passent au travers, leurs enseignants, eux, ne sont pas épargnés et surtout, la mise au pas interviendra dans les régions, touchant tous ceux qui ne se plient pas de bon gré aux exigences de Moscou. La spécificité des gens du Nord est devenue une gêne : ils doivent, eux aussi, se couler dans le moule et se soumettre à la règle commune. Pour cela toute une série de mesures sont prises, avec leur corollaire de bataille idéologique, mais aussi de contrainte, y compris physique.

²⁶ Restructuration des institutions territoriales: la loi du 24 avril 1932 forme les arrondissements nationaux, forme spécifique d'autonomie nationale pour les peuples du Nord. Ces mêmes structures existent de nos jours sous l'appellation « arrondissement autonome ».

²⁷ Cette position est, il y a moins de dix ans, reprise à son compte par Oniščuk (1986, p. 80-81).

²⁸ Les dates diffèrent suivant les auteurs: 1936 pour Vdovin (1959, p. 292), le 11 février 1937 pour Oniščuk (1986, p. 162); ce processus embrasse en fait toute la période allant de 1936 à 1941, chaque langue opérant le passage à un moment différent.

²⁹ D'autant que l'utilisation d'un alphabet mal maîtrisé par les instituteurs eux-mêmes et totalement inconnu de la population posait de véritables problèmes.

Tout d'abord la collectivisation. Elle a commencé au milieu des années 20 avec la réorganisation de la chasse et la liquidation du commerce privé. Si un mouvement coopératif semble amorcé après 1925, la collectivisation massive commence en 1929-1930. En 1932, 91% des Mansis et 90% des Khantys sont intégrés dans les coopératives (Budarin 1952, p. 130-133). Mais les chiffres du Iamal montrent que le processus n'a pas été si facile : en 1929 il y a un seul kolkhoze dans la péninsule. En 1934 il y en a 12, qui rassemblent essentiellement des Nénetses pauvres. Le Nord du Iamal ne sera pas intégré dans la production socialiste avant les années 1950 (Golovnev 1992, p. 70-72).

Le deuxième domaine dans lequel la contrainte s'exerce très directement sur les peuples du Nord, c'est la lutte contre le chamanisme. La méfiance entre le pouvoir soviétique et les chamanes était réciproque : ces nouveaux venus sans dieux intervenaient directement dans leur domaine notamment sur le plan de la médecine et de l'école, qui véhiculait des conceptions du monde différentes de celles de la tradition. La campagne est officiellement lancée en 1931 par un article de Suslov (Suslov 1931). Paradoxalement, V. Bogoraz-Tan intervient lui aussi sur ce thème en 1932 (Bogoraz-Tan 1932). Il s'agit de s'attaquer aux racines du chamanisme: le chamane, pierre de touche de l'univers mental autochtone, doit être détruit pour faire des hommes du Nord des citoyens soviétiques comme les autres. On s'y emploiera par tous les moyens³⁰.

J'ai abordé ailleurs les problèmes liés à l'école (Toulouze 1994, p. 181). Les chercheurs en soulignent aujourd'hui une autre dimension, jusqu'ici négligée : la situation schizophrène dans laquelle ces intellectuels se sont retrouvés, et dont certains n'arriveront pas à se sortir. « Pour une partie de ces gens du Nord, l'acquisition de connaissances a tourné à la tragédie personnelle, car pour diverses raisons, beaucoup n'ont pas pu continuer leurs études, alors même qu'ils commençaient à se sentir étrangers dans la toundra » (Karšakova 1996, p. 45). Catégorie jusqu'à aujourd'hui charnière, cette intelligentsia nationale d'une extrême fragilité est au coeur de notre problématique : c'est elle qui prendra en main tout ce qui pouvait l'être.

Face à cette politique, une fois de plus, les autochtones utilisent les deux moyens traditionnels. On continue d'avoir recours à la plainte (Karšakova 1996, p. 40), mais pas beaucoup : il semble

qu'un certain découragement ait remplacé la confiance, l'on n'attend plus grand chose de la bonne volonté des dirigeants. Les réponses sont désormais beaucoup plus radicales. Les révoltes des autochtones du Nord dans les années 30 font partie d'un chapitre de l'histoire qui reste à écrire (Leete 1997, p. 378) : les dossiers viennent tout juste de s'ouvrir, des chercheurs ont entrepris de les étudier, les journalistes et les écrivains en parlent de plus en plus souvent. En Sibérie occidentale, deux révoltes retiennent notre attention.

C'est tout d'abord ce qu'on appelle la guerre du Kazym (Leete 1996,1997) : en réponse à une multitude d'actes politiques perçus comme des provocations, les relations se tendent entre les Nénetses de huit tentes près de Num-to³¹ et les autorités de la *kul'tbaza* de Kazym³². Une délégation de responsables locaux est prise en otage, et finalement, sur le conseil des chamanes, tous ses membres sont tués suivant un rituel bien défini. Après une réponse brutale des autorités – il y aura même intervention de l'aviation – les responsables, une cinquantaine de personnes, seront arrêtés et condamnés. Les avis divergent quand à l'existence ou non de survivants. Suite à ces événements, qui ont privé la région de ses hommes, toutes les familles autochtones se sont vu confisquer leurs armes, ce qui, pour des populations vivant en partie de la chasse, était l'équivalent d'une condamnation à mort.

Le deuxième cas de révolte dont on commence à parler dans la presse répond au nom nénésetse de « mandala », « mandolyda », signifiant « rassemblement ». Ce nom ne désigne pas un mouvement uni et homogène, mais du mécontentement, des soulèvements, des provocations qui ont lieu entre 1934 et 1944 dans la péninsule du Yamal. Les familles les plus puissantes de la région sont réprimées par pans entiers : sur 21 condamnés dans le Iamal en 1937-38, il y a bien 10 Hudi (Golovnev 1992, p. 86) ! Au cours de ce mouvement, trois représentants du pouvoir soviétique ont été tués et un point d'approvisionnement pillé ; on a assisté à des abattages massifs de rennes et à des destructions de coopératives (Karšakova 1996, p. 39-40). Dans les années 1942-44, la révolte a connu une phase aiguë, en réaction à l'augmentation des impôts, des réquisitions de rennes, et à l'insuffisance de l'approvisionnement alimentaire. On a assisté dans le Iamal à des affrontements sanglants avec les tchékistes. Ici aussi, la répression a conduit à une longue conspiration du silence (Ogryzko 1997, p. 10-11).

³⁰ On a connaissance de procès faits contre des chamanes accusés d'avoir anéanti du bétail (Naumov 1969, p. 14); en 1930, des chamanes ont été arrêtés dans le Taïmyr, emmenés à Dudinka et fusillés (Ogryzko 1993, p. 9).

³¹ Lac sacré aussi bien pour les Khantys que pour les Nenets (Num est le nom de leur dieu principal), situé au nord de l'arrondissement de Khanty-Mansiisk.

³² Significativement la toute première, inaugurée en 1930 (Naumov 1969, p. 15).

Jusqu'à quel point ces révoltes sont-elles des actes faisant de ces peuples des acteurs conscients sur le terrain politique ? Quelle a été leur portée réelle ? Leur effet en tout cas diffère fondamentalement de celui de l'initiative de Vauli Nenjang : la présence de ce thème dans le folklore prouve que la nouvelle se colportait, suscitant craintes ou espoirs, baignée de mythe, inspirant la fantaisie des bardes. La répression de Vauli en fait un héros, négatif ou positif. Les conséquences des révoltes des années 30 sont différentes : elles contribuent à enraciner la peur, elles sont l'un des éléments de la longue paralysie sociale de ces peuples. Pas de folklore, pas de héros : des criminels, des traîtres, la honte, le silence. Surtout, ne pas mettre les enfants en danger. Les témoins survivants se sont tus. Il a fallu la *glasnost*' gorbachevienne pour que les langues commencent à se délier. Et ce n'est pas fini. La présence de ce thème sous la plume des journalistes comme des écrivains³³ révèle un effet boomerang : cette page d'histoire que l'on avait voulu oublier revient en force et sert aujourd'hui à conforter les peuples du Nord dans leur position de victimes qui réclament justice.

IV. Le triomphe de l'égalité

1. La fin des privilèges

Les spécificités reconnues jusque là aux peuples du Nord sont ainsi anéanties l'une après l'autre : respect du clan, langues en alphabet latin, chamanisme... ; les langues vernaculaires disparaissent peu à peu de l'école³⁴. La période qui s'ouvre avec la deuxième guerre mondiale va parachever cet édifice de nivellement.

Le Statut Provisoire confirmait un ancien privilège des peuples du Nord, l'exonération des obligations militaires. Avec la Constitution de 1936, il devient anticonstitutionnel. En 1937, les régiments ethniques, dans lesquels servaient certains peuples non-nomades de Sibérie, sont supprimés (Forsyth 1992, p. 347). Ce nouveau fardeau a des effets particulièrement dramatiques pendant la guerre : incapables de s'adapter, de nombreux autochtones ne reviendront pas du front. Tireurs d'élite, ils tombent les premiers. Dans la partie européenne de l'URSS on a mis en place un certain nombre de régiments à rennes, qui assurant le transport sur

³³La première à en parler a été Tatiana Moldanova, écrivain et ethnologue khanty, dans son récit Средный мир Анны из Маланга – *Северная книга*- Томск 1984.

³⁴ Jusqu'aux années 1970, tout se passe en russe dans les écoles du Nord (Kalmykov 1997b, p. 3)

le front de Carélie : 6000 rennes ont été mobilisés dans l'arrondissement Nénets (Tolkačev 1995:8). En même temps l'élevage est moribond : entre 35% et 70% des bêtes sont abattues pour les besoins alimentaires (Forsyth 1992, p. 350).

L'égalité achève de s'imposer. Le Nord entre dans une période morne et dramatique. Sur le plan culturel, c'est l'effacement. Dans un pays où l'idéologie officielle devient grand-russienne (cf. Avrorin 1952, p. 422 sur la langue russe), le champ d'expression des particularités nationales est limité. Mais cette période des odes à Staline et à Lénine³⁵, marque surtout le début d'une nouvelle appropriation par la métropole des territoires : déplacements de populations, fermeture des agglomérations dites sans perspectives, exploitation extensive des ressources naturelles. Moscou se rapproche, et Dieu n'est plus...

2. La perte du territoire

Jusqu'alors, à l'exception des bourgs, les nouveaux-venus avaient laissé aux autochtones la maîtrise d'un territoire d'accès difficile et peu susceptible d'être mis en valeur. Mais sur deux points cette intégrité territoriale va être entamée, de telle sorte que les autochtones cessent, petit à petit, d'en être les maîtres et qu'ils n'ont plus d'arrière-pays où se réfugier.

Dès les années 30, le Nord a été utilisé comme chantier pour les sinistres camps de travail. Après la guerre³⁶, depuis le Nord du pays komi (Vorkuta) jusqu'aux rives de l'Iénisseï, les prisonniers ont été utilisés pour construire des voies ferrées dont seule une partie est encore utilisée³⁷. On a vu coexister dans la taïga les troupeaux de rennes et les baraquements de forçats. Encore aujourd'hui, les mêmes troupeaux traversent des voies ferrées abandonnées; et les baraques en ruines sont entrées dans l'univers religieux des Nénetses, qui les croient habitées d'esprits malveillants³⁸...

La sédentarisation des nomades avait commencé dès les années 30: plus encore que la collectivisation, c'est la première des grandes atteintes à un des éléments vitaux du mode de vie autochtone. Non pas que cette sédentarisation ait toujours et partout rencontré une opposition

³⁵ cf. *Сказание о счастье. В.И. Ленин в поэзии народов Крайнего Севера*, Ленинград, 1970.

³⁶ Pour ne parler que de la Sibérie Occidentale.

³⁷ Je pense notamment au sinistre chantier 501, où l'on construisait la voie ferrée Čum-Igarka (Pimanov 1996, p. 12-15).

³⁸ Information orale de Liivo Niglas.

fondamentale : beaucoup de jeunes n'étaient pas insensibles aux attraits de la « civilisation », en matière aussi bien de confort que de prestige... Le regroupement des petites unités en bourgs de plus grande importance avait lui aussi commencé dès les années 30 (Leete 1996, p. 360). Mais c'est dans les années 50 que les regroupements sont organisés massivement : afin d'éviter les gaspillages et d'améliorer les conditions de vie, la population est concentrée dans des villages dits nationaux. C'est ainsi que des kolkhoses d'élevage de rennes ont été dès 1951 fondus en unités plus larges (Stepanov 1958, p. 26) avant d'être transformés, au début des années 1960, en sovkhoses. Leurs populations sont alors transférées dans des villages sovkhosiens, sans le moindre caractère national (Narody 1991, p. 90). Cette politique a des conséquences catastrophiques : d'une part d'immenses pans de territoires restent inhabités (Veselkina 1984, p. 144-145) ; d'autre part et surtout la perte pour les autochtones est double - ils sont coupés de leurs racines et de leur vie traditionnelle³⁹, et le village n'a pas grand chose à leur offrir sinon, de plus en plus, les meilleures conditions pour le développement de l'alcoolisme qui, d'après les mots de V. Ogryzko « n'est pas seulement une maladie sociale, c'est une tragédie nationale » (1988, p. 87). Dans ce processus, les autochtones restent passifs; la résistance de quelques uns se manifeste par leur capacité à maintenir le mode de vie nomade, obligeant les voix officielles à avouer que la sédentarisation n'était pas complètement achevée : en 1992 ce chiffre était en augmentation et représentait 16.426 personnes (Doklad 1997, p. 14); elles ont même dû reconnaître que cette politique n'était pas « scientifiquement fondée » (Pika 1988, p. 77).

3. La perte de l'essentiel

Mais le pire interviendra au milieu des années 50, d'abord à pas feutrés et puis sous forme d'une explosion, avec la découverte, sur les territoires occupés par les autochtones de Sibérie Occidentale, de colossaux gisements d'hydrocarbures : en 1953 dans la région de Berezovo

³⁹ « Il n'y a plus personne pour associer les petits garçons à la chasse, à la pêche, au travail avec les rennes. Il n'y a personne pour leur apprendre à tresser les lassos et les filets pour la pêche, à fabriquer les traîneaux et les pirogues, à construire des maisons... Et les petites filles ? Ce sont peut-être elles qui ont perdu l'essentiel, ce qui permet n'importe quel peuple de continuer à vivre : elles ne seront ni épouses ni mères, elles ne veilleront pas sur leur foyer. D'ailleurs, elles n'ont pas appris à travailler les peaux pour en faire des vêtements et des chaussures. Elles ne savent pas travailler la fourrure, l'écorce de bouleau... Qu'ont-elles reçu, en échange de tout ce qu'elles ont perdu ? Rien. Pas d'instruction. Elles ne sont qu'à moitié instruites. Que font-elles ? Eh bien on leur a trouvé une occupation: incapables de terminer les huit classes, elles passent de main en main dans les villes et les agglomérations industrielles. Car l'essentiel de la population étant masculine, il y a toujours de la demande pour les femmes » (Ajpin 1994, p. 17-18)

(khanty) et dans le Iamal (nénetse), puis chez les Mansi de la Konda. Ils seront exploités systématiquement à partir des années 1960 (Rossijskaja Federacija, 1996/18, p.25-26). Il ne s'agit plus de prélever des bouts de terre pour y faire travailler des prisonniers : c'est la première fois que les territoires sont pénétrés profondément par les forces de l'industrialisme moderne. Il est question maintenant d'explorer tout le territoire pour en exploiter massivement les réserves naturelles, susceptibles de conforter l'URSS dans sa position de géant mondial. La logique économique fait fi du sort de quelques milliers de « sauvages ». La croissance sera exponentielle. Ses conséquences, impressionnantes. En même temps les vices du système sautent aux yeux : la découverte de ces ressources conforte la population et les dirigeants dans le sentiment qu'elles sont inépuisables et conduit à des stratégies d'exploitation sauvage à court terme, sans que nul ne se préoccupe de préserver l'environnement. Les autochtones, qui avec 9% des travailleurs (Doklad 1997, p 16), demeurent largement extérieurs à l'activité industrielle, sont touchés : les chantiers s'installent sur leurs territoires de chasse, de pêche et de pâturage, les obligeant à migrer ailleurs, en attendant qu'un nouveau chantier les chasse de leur nouvelles terres (Karajetova 1992, p. 138)... Ignares des coutumes et des réalités du Nord, les nouveaux-venus pillent leurs cabanes, tuent leurs rennes⁴⁰. Ils effrayent le gibier, qui s'enfonce de plus en plus loin. Et surtout, les peuples du Nord sont touchés au cœur même de leur être par les dommages que subit la nature : la pollution s'attaque à la forêt, affaiblit les rennes, dépeuple les rivières, provoque dans les poissons l'apparition de parasites qui se transmettent automatiquement à l'homme... Ce sont les bases même de leur existence qui sont atteintes.

Face à ce dernier coup, qui risque de leur être mortel, les peuples du Nord paraissent écrasés: que pèsent-ils, représentant en Sibérie Occidentale entre 0,3 et 4% de la population, face aux enjeux du pétrole?

V. Le sursaut

Le sursaut des peuples du Nord ne s'est pas fait en opposition aux autorités du pays. Il s'est inscrit dans les contradictions du système, dans les espaces qu'elles laissaient disponibles. Ses

⁴⁰ Cf. L'initiative spectaculaire organisée dans la région de Varjogan (arr. Khanty-Mansiisk) en 1990 par l'Association « Sauver le pays ougrien »: une tente a été dressée au milieu d'une route et a bloqué la circulation, pour protester contre la chasse systématique aux rennes menée par les gens des chantiers (Ajpin, 1994, p. 42-46).

acteurs sont un pur produit de l'URSS ; ils sont traversés de contradictions (Leete 1995, p. 193) : porteurs de leur culture traditionnelle, mais urbanisés, ils forment, pierre de touche essentielle et fragile, un maillon de contact ambivalent. Ce sont eux qui pour la première fois font véritablement entendre les voix de leurs peuples.

1. Les prémisses

L'affirmation de quelques grands écrivains dès les années 60 est un élément de ce sursaut. C'est qu'il en révèle un des éléments essentiels, une maturation dans le rapport entre les peuples et la société dans laquelle ils vivent. Les premiers écrivains étaient restés un phénomène curieux, que relevaient seulement quelques spécialistes. Mais le Tchouktche Jurij Rytheu, le Mansi Juvan Šestaloŋ, le Nivh Vladimir Sangi, le Komi-Nénetse Ivan Istomin⁴¹, le Nanaï Andrei Hodjer, l'Evenk Alitet Nemtuškin, le Koriak Vladimir Kojanto (Kosygin) et bien d'autres font franchir au nom de leur peuple le cap de la confidentialité. Dans leur succès la propagande n'est pas absente : la politique culturelle soviétique isolait systématiquement pour chaque peuple un écrivain qu'elle montait en épingle. Mais certains d'entre eux ont vraiment su produire des œuvres originales, donnant ainsi à leurs peuples une nouvelle dignité. Ces écrits sont imprégnés de leur expérience d'hommes soviétiques : ils chantent l'ère nouvelle et le progrès, mais sous leur plume ces thèmes résonnent de manière originale et tragiquement sincère. Aujourd'hui, une nouvelle génération fait entendre une voix nouvelle, plus critique, percutante, dénonciatrice. Il suffit de citer deux noms qui ont franchi les frontières de la Russie: Eremej Ajpin et Anna Nerkagi. C'est le drame de l'homme du Nord d'aujourd'hui qui crie dans des pages souvent empreintes de désespoir⁴².

2. Un sursaut culturel

Ces mêmes écrivains bénéficiaient d'un capital symbolique qui leur permettait d'intervenir avec autorité dans la vie sociale. Ils n'ont pas manqué à l'appel, qui plus qui moins, chacun à sa manière. I. Šestaloŋ et J. Rytheu écrivent dans la presse. Ce dernier a participé au projet arctique de l'UNESCO, prévoyant l'étude des langues et des cultures, la collecte de folklore et

⁴¹ Ivan Istomin est un cas particulier: Komi de par son origine ethnique, il écrit en komi, en nenets et en russe. Il est d'ailleurs souvent présenté comme écrivain nenets.

⁴² E. Ajpin, "Les Khantys ou l'Etoile de l'Aube" , [Ханты, или звезда утренней зари] Moscou 1990, dont la traduction finnoise vient de paraître: Viimeinen Aamutähti, Helsinki 1996; A. Nerkagi, écrivain nénetse, dont le

la protection de la nature de cette région (Ogryzko 1988, p. 80). Vladimir Sangi a combattu pour l'introduction du nivh dans les écoles. Non seulement il a œuvré à la constitution d'un alphabet pour sa langue, mais il s'est battu auprès des autorités moscovites pour faire adopter un programme d'enseignement des langues maternelles dans les écoles. C'est lui qui le premier entre de plein pied dans l'action sociale. Il sera à l'origine de la première grande initiative revendicative des Peuples du Nord : la fondation, le 30 mars 1990, de l'« Association Russe des petits peuples autochtones du Nord, de Sibérie et d'Extrême orient ». Il en est élu président. C'est lui qui, jusqu'en 1993, va intervenir, à l'étranger comme en Russie, comme porte-parole des peuples du Nord.

3. L'Association

Le Congrès fondateur a été un grand moment: pour la première fois, les représentants de peuples ayant un vécu commun à partager se retrouvaient pour prendre ensemble leurs affaires en main. Tous les participants étaient portés par un enthousiasme contagieux : il suffisait d'unir leurs forces et tout devenait possible... Ils se dotaient d'un outil, ils fabriquaient la bouée censée les sauver de la noyade... Cette première étape a abouti à un texte, la Convention des 26, signée le 16 octobre 1990, qui posait une série de revendications assez radicales : droit à la terre, compensations financières pour les pertes subies (Radvanyi 1994, p. 104).

Le deuxième Congrès a été l'occasion d'une grave crise de croissance, focalisée autour de la personnalité de Vladimir Sangi. Son activité a été fort critiquée par une partie du Congrès, qui lui reprochait son égocentrisme voire sa folie des grandeurs. Au bout de débats houleux, c'est Eremej Ajpin, accusé par Sangi d'être manipulé par les services russes, qui a été porté à la présidence ; le président sortant a refusé de reconnaître cette élection et de remettre à Ajpin les attributs de l'Association (notamment le tampon), se prétendant l'unique président légitime⁴³. La situation est consternante : il y a désormais deux associations rivales. Les partisans d'Ajpin doivent reprendre toutes les démarches administratives pour enregistrer leur organisation. Nous constatons en tout cas que les deux figures de proue sont l'une et l'autre des écrivains, héritage

premier récit, « Anna du clan des Nogo » [Анна из рода Ного], paru en 1976, avait attiré l'attention des critiques, a rassemblé ses écrits dans « Le silencieux » [Молчащий], Tjumen 1996.

⁴³ Je n'étais pas présente à ce Congrès. Je tiens mes informations de deux conversations avec les deux acteurs de ces événements : avec Vladimir Sangi (en août 1996) et avec Eremej Ajpin (en décembre 1996). J'essaie ici de faire ressortir les faits qui, dans la confrontation des deux versions, semblent attestés.

de cette tradition qui fait des intellectuels au sens large du terme les gardiens de l'identité et de la conscience de leurs peuples.

Élu en 1989 au dernier Soviet Suprême puis en 1993 à la première Douma, Eremej Ajpin y a dirigé le travail des députés du Nord. Il deviendra en 1991 représentant du président du président Boris Eltsyne dans la région de Khanty-Mansiisk (Ajpin 1994, p. 13). Notons un paradoxe : bien que les autochtones ne représentent qu'une infime minorité, ils sont suivis au niveau fédéral avec une attention qui peut paraître disproportionnée. Le fait est que leurs problèmes coïncident avec des questions d'une plus ample portée : la catastrophe écologique concerne tout le monde, et le Kremlin commence à s'en rendre compte. De plus, ces peuples si exotiques peuvent susciter, notamment à l'étranger, un certain intérêt ; autour de la calotte polaire, il y a des enjeux internationaux en termes de coopération économique, politique et militaire avec les autres états concernés (Norvège, Danemark, USA, Canada) mais aussi en raison de la présence, dans la plupart de ces États, de populations autochtones qui se coordonnent et font entendre leurs voix. L'Association est membre Conseil Arctique (Ajpin 1997, p. 6) et ne perd pas une occasion de participer à des programmes bilatéraux (avec le Canada ou le Danemark par exemple). Elle appelle à son secours le droit international : dans ce domaine, le point névralgique, c'est la ratification par la Russie de la Convention n°169 de l'OIT sur les peuples autochtones, qui affirme leur droit à la terre (Ajpin 1994, p. 65-66). Sans que le Kremlin soit vraiment mis en difficulté, il a manifestement estimé que mieux valait suivre les choses avec attention.

Ajpin est un dirigeant politique engagé : il est eltsynien et l'affirme. Convaincu que la proximité du pouvoir lui donne de l'autorité non seulement pour réclamer, mais aussi pour obtenir, il joue l'efficacité. Mais celle-ci a des limites. En décembre 1995, Ajpin perd son mandat de député aux élections à la deuxième Douma, ayant été rayé des listes au tout dernier moment pour un vice de forme⁴⁴.

Fin mars 1997, le troisième Congrès a témoigné d'une plus grande maturité mais aussi d'une certaine perplexité. Les interventions ont fait état de l'ampleur des problèmes, mais ont eu du mal à proposer des réponses concrètes et réalistes. Le président, dans un rapport très concentré, a souligné quelques acquis politiques, tels que le « Programme Fédéral de développement

économique et social des petits peuples autochtones jusqu'à l'an 2000 », adopté par le gouvernement le 13 septembre 1996, qui prévoit des investissements concrets (Slovo Narodov Severa 1997/1, p. 3), et qui, conçu en coordination avec l'Association, l'intègre comme partenaire (Ajpin 1997, p. 6); mais il a surtout mis l'accent sur la dimension juridique du travail de l'Association, soulignant que c'était là le créneau à débloquent pour que tout le reste puisse progresser. La pierre d'achoppement, c'est la question du droit à la terre : « il faut que les territoires où vivent les peuples du Nord soient partagés », affirme Ajpin (1994, p. 21). On imagine la résistance que suscitent de telles positions, au niveau des entreprises pétrolières comme de l'État. La direction sortante a présenté un catalogue de revendications: compensations financières, droit à la terre et quotas sur les matières premières, représentation à tous les niveaux des organes d'État sur la base de quotas, mise en place de structures d'autogestion, création d'un fonds de soutien aux peuples du Nord, sans oublier la ratification de la fameuse Convention N°169 de l'OIT... Mais il est clair que l'action sur le plan juridique n'est pas une action de masse : c'est un travail de lobby, auquel la majorité des populations reste fondamentalement étrangère. Le Congrès semble en avoir pris acte, et cela s'est en partie traduit par le résultat des élections à la présidence : Eremej Ajpin, qui se représentait, n'a pas été réélu, la majorité des voix allant à son concurrent, le Nénétse Sergej Harjuči. Ce changement est significatif à plus d'un titre.

D'une part, et contrairement à ce qui s'était passé au Congrès antérieur, il s'est fait sans grandes tensions : Harjuči avait manifestement préparé depuis fort longtemps son élection avec l'ensemble des délégations, mais les débats – si l'on exclut de fort longs chipotages sur le rapport de la commission des mandats – se sont passés en général de manière courtoise et sans agressivité. Après l'élection, de nombreux délégués ont pris la parole pour remercier Eremej Ajpin de son travail⁴⁴. Il part donc avec les honneurs, et retourne dans sa région, à Nižnevartovsk, en tant que représentant du président Eltsyne. Il aura maintenant plus de disponibilité pour se consacrer à l'écriture. La deuxième remarque, c'est que cette élection semble annoncer la fin de l'ère des écrivains-présidents, phénomène typique du monde post-socialiste : Vaclav Havel, Árpád Göncz, Lennart Meri... Ce type d'homme politique est-il en train de s'effacer devant un nouveau profil ? Il semble bien que dans l'Association ce soit le cas. Sergej Harjuči est vice-président de la Douma de l'Okroug : c'est donc un homme

⁴⁴ Cf. sur cet épisode le film documentaire de Valentin Kuik *Häaled* (Voix), 1995, dans lequel ces événements sont fixés en direct.

⁴⁵ J'ai assisté moi-même à ce congrès, en qualité d'invitée.

politique formé dans les structures de direction locales. Éloigné du monde de la culture, il connaît en revanche fort bien les rouages de l'administration. C'est un critère qui, outre sans doute le désir de changer de président, a fait clairement basculer la salle en faveur du Nénétese, qui a d'ailleurs une réputation de brave homme fort affable. Enfin un troisième changement interviendra dans le fonctionnement de l'Association : le président actuel étant un élu local, il gardera sa position à Salehard et dirigera l'Association de loin, s'appuyant sur des collaborateurs compétents et expérimentés, comme le Russe Valeri Šustov, qui animeront le travail depuis Moscou.

Ceci nous amène au dernier volet du travail associatif, le plus proche des populations concernées : c'est l'existence d'associations régionales qui sont membres collectifs de l'Association centrale. Il y en a dans chaque région : « Le Yamal à nos descendants » (Ямал потомкам) dans l'arrondissement Yamalo-Nenets, « Sauver le pays ougrien » (Ассоциация Спасение Югры) dans l'arrondissement Khanty-Mansi, fondée le 10 août 1989. Elles rassemblent l'ensemble des minorités autochtones des régions : pour la première de ces associations, les Nénéteses, les Khantys et les Selkoupes de l'arrondissement, auxquels s'ajoutent, pour la deuxième, les Mansis. Dans la région de Tomsk, il y a aussi bien des Selkoupes que des Kètes ou des Evenk, en Iakoutie elle comporte les Evènes, les Evenks, les Youkaguirs, les Itelmènes... Elles sont relayées par des organisations de base au niveau des *raïon*. Ces Associations connaissent des hauts et des bas. Elles sont plus ou moins soutenues par les administrations locales, lesquelles ont aussi plus ou moins d'argent et plus ou moins de marge de manœuvre, mais tiennent en général à montrer leur bonne volonté. En tout cas, elles semblent s'être institutionnalisées dans les dernières années et avoir acquis une force de représentation qui tient sans doute aussi à l'assise que l'expérience donne à ses cadres. De même certaines initiatives leurs confèrent-elles de l'autorité : c'est ainsi qu'en 1996, Jurij Vella, dirigeant local de l'Association « Sauver le pays ougrien », a créé l'Union des éleveurs de rennes privés (Moldanova 1997, p. 3), et qu'il a organisé fin 1996 l'achat de 1000 rennes à l'arrondissement Yamalo-Nénétese.

Il est toujours risqué de parler de perspectives, mais une chose semble assurée : avec la création de ces Associations et malgré les crises par lesquelles celles-ci ne manqueront pas de passer, les peuples du Nord sont finalement sortis de la situation silencieusement subordonnée dans laquelle ils étaient cantonnés. Ils essayent de prendre leurs destinées en main - même s'il est clair que ces organisations ont leurs défauts, même si elles sont parfois manipulables ou ne

s'avèrent pas en mesure de mobiliser largement leurs populations. Ce sont pour l'instant les meilleures formes existantes, et elles ont permis l'intervention sur le terrain social d'un maximum de personnes. Les peuples du Nord n'ont pas l'intention de mourir en silence : ils veulent avoir tout fait pour sauver leurs existences. Derrière cette affirmation, que rappelle Uluro Ado, l'espoir demeure : qu'en mettant enfin quelque chose en mouvement, les brumes de l'avenir se dissiperont et qu'une solution, pour l'instant encore voilée, émergera à l'horizon.

BIBLIOGRAPHIE

- ADO 1997 - Адо Улуро – «Почему юкагиры угасают?» – *Мир Севера*- 1997, 1 – с. 8-9
- AJPIN 1994 - Айпин, Еремей Данилович – *Обреченные на гибель. Публицистика последних лет* – Москва 1994
- AJPIN 1995 - Айпин, Еремей Данилович – «Божье послание» – *Клятвопреступник* - Москва 1995
- AJPIN 1997b - Айпин, Еремей Данилович – «Чужие на своей земле» – *Российская Федерация* - 3/1997 4 (19) – с. 6
- AL'KOR 1934- Алькор (Кошкин) Я.П. – «Новая письменность народов Севера» - in *Алфавит Октября. Итоги введения нового алфавита среди народов РСФСР*. Под ред. Н. Нурмакова - Москва-Ленинград 1934 - с. 81-89
- AVRORIN 1952 - Аврорин, В.А. – «Состояние и ближайшие задачи изучения языков народов Севера» - *Против вульгаризации и извращения марксизма в языкознании (Сборник статей Ч. II)* - Москва 1952 - с. 409-428
- AVRORIN 1953 - Аврорин, В.А. – «Литературные языки народов Севера и местные диалекты» – *Вопросы языкознания* - 1953/2 - с. 7-27
- AVRORIN 1966 - Аврорин, В.А. «Итоги и задачи изучения языков малых народностей сибирского Севера» – *Языки и фольклор народов Сибирского Севера* - Москва-Ленинград 1966 - с. 3-26
- BAZANOV 1936 – Базанов, А.Г. – *Очерки по истории миссионерских школ на Крайнем Севере* - Ленинград 1936
- BOBRIKOVA 1967 – Бобрикова Л.Ф. – «Ваули Ненянг» - *Великий Октябрь и малые народы Крайнего Севера - Языки и фольклор народов Крайнего Севера – Ученые Записки. Т. 353 Института им. Герцена* – Ленинград 1967 с. 50-70
- BOGORAZ-TAN 1932 – Богораз-Тан, В.Г. – «Религия, как тормоз соцстроительства среди малых народов Севера» - *Советский Север* – 1932 – с. 142-157
- BUDARIN 1952 – Бударин, Михаил Ефимович – *Прошлое и настоящее народов Северо-Западной Сибири* – Омск 1952
- DOKLAD 1997 - *Доклад о положении коренных малочисленных народов Севера в Российской Федерации [подготовлен Ассоциацией коренных малочисленных народов Севера, Сибири и Дальнего Востока Российской Федерации]* - Москва 1997
- FORSYTH 1992 - Forsyth, James - *A History of the peoples of Siberia, Russia's North-Asian Colony 1581-1990* - Cambridge U.P. 1992
- GOLOVNEV, ZAJCEV 1992 – Головнёв, А.В., Зайцев, Г.С. - *История Ямала* – Тобольск- Яр Сале 1992
- HELIMSKI 1983 - Helimski, Eugene - *The Language of the First Selkup Books* - Szeged 1983

- НОМІЇ 1967 – Хомич, Л.В. – «Октябрьская революция и женщина народностей Севера» - *Великий Октябрь и малые народы Крайнего Севера - Языки и фольклор народов Крайнего Севера – Ученые Записки. Т. 353 Института им. Герцена* – Ленинград 1967 с. 50-70
- ISTORIJA 1968/II – *История Сибири с древнейших времен до наших дней Т. II Сибирь в составе феодальной России*, под ред. А.П. Окладникова - Ленинград 1968
- КАЏАЈЕВА 1997 - Качаева, Иоланта- «Апостол Америки и Сибири» – *Российская Федерация* - 3/1997 4 (19) - с. 8
- KALMYKOV 1997b – Калмыков Вячеслав – От посиделок –к институту – *Литературная Россия* - 31/1/1997 - с. 3
- KAPPELER 1994 - Kappeler, Andreas - *La Russie, empire multiethnique* - Paris 1994 (traduit de l'allemand)
- KARAJETOVA... 1992 - Karajetova, Irina A., Solovjova, Karina J. - Ethnocultural Situation and Problems of Traditional Nature Usage by Eastern Khantys and Forest Nenets - *The Arctic. Papers of an International Conference Syktyvkar 16-18 May 1991 - Specimina Sibirica*. - Т. V - Szombathely 1992 - pp. 137-146
- KARCOV 1937 - Карцов В.Г. – *Очерк истории народа Северозападной Сибири* – Москва 1937
- KONONENKO 1972 - Кононенко, В.А. – *Религиозный синкретизм и процесс секуляризации у малых народов Северо-Западной Сибири в условиях социалистического общества* – Ленинград 1972
- KREINDLER 1977 - Kreindler, Isabelle - A Neglected Source of Lenin's Nationality Policy - *Slavic Review vol. 36 n°1* - 3/1977 - pp. 86-100
- LALLUKKA 1994 – Лаллукка Сеппо – «Казанская семинария учителей и пробуждение финских народов в регионе между Волгой и Уралом» - *Вестник удмуртского университета* 1994/7 – Ижевск – с. 38-50
- LEETE 1995 - Leete, Art - Reis Siberisse (Voyage en Sibérie) - *Pro Ethnologia 3* - Tartu 1995 - lk. 192-195
- LEETE 1996 - Leete, Art - Märkmeid Kazõmi sõjast (Notes sur la guerre du Kazym) - *Akadeemia 2/1996* - Tartu 1996 - lk. 392-405
- LEETE 1997 - Leete, Art - Uusi teateid Kazõmi sõjast (Nouvelles informations sur la guerre du Kazym) - *Akadeemia 2/1997* - Tartu 1997 - lk. 376-383
- LEVIN-POTAPOV 1964 - Levin, Potapov - *The peoples of Siberia* - Chicago-London 1964
- MARČENKO 1984 – Марченко, В.Г. – «Введение “Устава об управлении инородцев” у малых народов Обского Севера» – *Ленинская национальная политика КПСС и малые народы Севера* - вып. 2 – Томск 1984 – с. 173-181
- MOLDANOVA 1997b – Молданова, Татьяна – «На пути созидания» - *Слово народов Севера* - 1997/1 - с. 4
- NARODY 1991 – *Народы Советского Союза (1960-1980. годы)* – под ред. И.С. Гурвич, З.П. Соколова - Москва 1991
- NAUMOV 1969 - Наумов, П.Н. – «Партийное руководство культурным строительством на Обском Севере в годы предвоенных пятилеток» - *Вопросы партийного строительства в Западной Сибири* – Омск 1969
- NEËLOV 1996 – Неёлов, Юрий – «Дальше нас – только Северный полюс» - *Российская Федерация* - 1996/18 - с. 27-31.
- NOGO 1996 - Ного, Н. – «Национальная школа сегодня, завтра» – *Ямальский Меридиан*- 1996/2 с. 12-15
- ONIŠČUK 1986 – Онищук, Николай Тимофеевич – *Создание советской национальной государственности народностей Севера* (ред. В.Ф. Волович) – Томск 1986
- OGRYZKO 1988 - Огрызко, Вячеслав Вячеславович – «Север ставит проблемы» – *Полярная Звезда* – Якутск 1988/6 (11/12) - с. 80-88
- OGRYZKO 1993w - Огрызко, Вячеслав Вячеславович – «Нас только спасет чудо» - *Слово народов Севера* 1993/1 с. 4
- OGRYZKO 1996w Огрызко, Вячеслав Вячеславович - «Что имеем не храним» - *Литературная Россия* - 27/12/1996 - с. 11
- OGRYZKO 1997 - Огрызко, Вячеслав Вячеславович – «Время кровавого взгляда» - *Литературная Россия* - 31/1/1997 - с. 10
- PIKA 1988 – Пика, Александр Иванович, Прохоров, Борис Б. – «Большие проблемы малых народов» - *Коммунист*-1988/11, 16 - с. 76-83

- PIMANOV 1996 – Пиманов, А.С. – «Строительство железной дороги Чум-Салехард-Игарка» - *Ямальский Меридиан* - 6/1996 - с. 10-15
- RADVANYI 1994 - Radvanyi, Jean - La bataille pour le sol - *Les Sibériens de Russie et l'Asie, une vie, deux mondes. Autrement* - 10/1994, Paris. pp.103-112
- RADVANYI 1996 - Radvanyi, Jean - *La nouvelle Russie. L'après 1991: un nouveau temps des troubles* - Paris 1996
- SERGEEV 1952 - Сергеев М.А. – «Литература народов Севера» – *Сибирские огни*- 1952/2 (9/10) – с. 155-166
- SLEZKINE 1994 - Slezkine, Yuri - *Russia and the Small Peoples of the North. Artic Mirrors* - New York-London 1994
- STEPANOV 1958 - Стенанов, Н.Н. – «Великая Октябрьская Социалистическая Революция и малые народы» - in *Просвещение на советском Крайнем Севере (В помощь учителя школ Крайнего Севера. вып. 8)* - Ленинград 1958 - с. 3-9
- SUSLOV 1931 - Суслов И.М. – «Шаманство и борьба с ним» - *Советский Север* - 1931/3-4 – с. 89-152
- TOLKAČEV 1995 - Толкачев, Виктор- «Заполярная Кавалерия» - *Северные просторы* - 1995, 10 - с. 14-17
- TOULOUZE 1994 - Toulouze, Eva - Les peuples khanty et mansi: le choix d'exister - *Les Sibériens de Russie et l'Asie, une vie, deux mondes. Autrement* - 10/1994, Paris. pp. 176-186
- UVAČAN 1965 - Увачан, В.Н. - В.И. «Ленин и малые народности Севера» – *Ленинская национальная политика в свете решения XXII съезда КПСС* – Красноярск 1965
- VANUJTO 1994 - Вануйто, В. – «Филофей Лещинский» – *Народы Север-Западной Сибири* – Томск 1994 - с. 101-105
- VELIČKO 1958 - Величко, Г.Т. – «Ханты-Мансийское национальное педагогическое училище» - in *Просвещение на советском Крайнем Севере (В помощь учителя школ Крайнего Севера. вып. 8)* - Ленинград 1958 - с. 115-130
- VESELKINA 1984 - Веселкина, В.В. – «О переходе кочевого населения Тюменского Севера на оседлый образ жизни» - *Ленинская национальная политика КПСС и малые народы Севера* - вып. 2 – Томск 1984 - с. 136-149
- VOSKOBOJNIKOV 1961 – Воскобойников М.Г. - [Предисловие] - *От Москвы до таиги- одна поездка*- Москва 1961